

# Entre contact et écart. La distance au cœur de la réflexion sur l'espace des sociétés

Jacques LÉVY

## Résumé

*La distance est une notion centrale dans les sciences sociales de l'espace. Cela résulte de l'importance, décisive pour l'existence même de la société, des interactions réalisées au contact entre les opérateurs. Il existe une grande variété de distances et, en conséquence, une infinité de métriques qui les définissent et permettent leur mesure. La distinction entre topologie et topographie appliquée aux métriques internes et à celles des limites permet un premier classement des espaces. En outre, depuis le début du Néolithique, trois grandes modalités de gestion de la distance évoluent en situation de «coopétition», combinant concurrence et complémentarité: la co-présence, la mobilité et la télé-communication. La mondialisation et l'émergence de l'acteur individuel constituent deux événements en cours qui confirment l'utilité d'aborder les sociétés contemporaines du point de vue de leurs distances.*

**Mots-clés:** distance, espace, contact, écart, interaction sociale, topologie, topographie, métrique, coprésence, mobilité, télé-communication, acteur, individu, mondialisation, ville.

## Abstract

*Distance is a key notion in social sciences of space. This is the result of the critical importance of close interactions between operators for the very existence of a society. There are a great variety of distances and thus, an infinite number of metrics that make their definition and their measurement possible. Through the application of a distinction between topology and topography to internal metrics as well as to limits, we can propose a basic classification of spaces. Moreover, from the beginning of the Neolithic era onward, three main ways of managing distance have been observed: co-presence, mobility, and tele-communication. They have been combined in a mix of competition and co-operation, called coopetition. Two ongoing events, globalisation and the emergence of individual actors, are confirming the usefulness of addressing contemporary societies from the point of view of its distances.*

**Keywords:** distance, space, contact, separation, social interaction, topology, topography, metrics, co-presence, mobility, tele-communication, actor, individual, globalisation, city.

La distance, ce n'est pas l'objet d'une mise au point préalable, c'est l'enjeu même de la géographie ou, plus généralement, des sciences qui s'intéressent à la dimension spatiale du social.

La notion de distance se situe au cœur de toute conception de l'espace. Cela étant, sauf sur le terrain épistémologique, il n'existe pas de problématique de la distance qui soit commune à la physique, à la biologie et aux sciences sociales, justement parce qu'il n'existe pas — et on voit mal

comment pourrait exister — une théorie commune de l'espace. Ainsi, en physique, les « quatre interactions » (forte, faible, électromagnétique et gravitationnelle) définissent chacun un principe de distance. Rien de tout cela ne peut être transféré tel quel ou se traduire facilement dans les sciences sociales. La gravitation elle-même, dont l'application à un espace terrestre à deux dimensions a beaucoup tenté un certain nombre d'auteurs tels que William Reilly (1929) ou Walter Christaller (1933) et entretient une relation métaphorique avec l'énoncé de référence en physique : ce sont des villes qui « s'attirent » et le centre de la Terre, qui structure la gravité sur la planète, n'y est pour rien.

Ce qui donne sa pertinence à la notion de distance dans le monde social provient de l'importance des *interactions au contact*. La coopération entre les opérateurs sociaux suppose en effet des modes de communication nécessairement articulés à l'appareil sensoriel humain. Et même si des prothèses télé-communicationnelles permettent de s'affranchir des pures métriques de la vue ou de l'ouïe, la communication implique les corps. En outre, les interactions les plus complexes engagent toujours, jusqu'à présent, une multisensorialité qui est plus facilement obtenue par des relations en coprésence entre acteurs (face-à-face), entre acteurs et objets (action technique) ou entre acteurs et environnements (dans l'espace public urbain par exemple). Comme le montre l'exemple de la famille ou d'autres configurations d'« élevage » des humains (Sloterdijk, 2000), le processus multiforme de la reproduction intergénérationnelle impose des interactions approfondies et prolongées entre les différents membres du groupe cohabitant dans le même logement.

Les sciences sociales ne peuvent donc se passer d'un concept propre de distance car la pertinence d'une problématique spatiale n'est pas pour eux séparable des conditions de la vie en société. L'interaction, qui suppose des actants, c'est-à-dire des opérateurs humains (agents, acteurs) ou objets humanisés, incorporant, d'une manière ou d'une autre, une part d'intentionnalité, appelle le contact plutôt que l'écart. On peut donc définir la distance comme un attribut de la relation entre deux ou plusieurs réalités, caractérisant leur degré de séparation (leur *écart*), par différence avec l'état de *contact*.

En somme, la non-distance, c'est la possibilité de l'interaction. La distance, c'est l'empêchement, contraint ou volontaire, de l'interaction. Le refus de l'interaction n'est pas pour autant un processus a-social. En ce sens, l'oxymore d'Emmanuel Kant (1784) sur l'« insociable sociabilité » des hommes<sup>1</sup> mérite examen car on pourrait en tirer l'idée selon

1. « Quatrième proposition : Le moyen dont se sert la nature, pour mener à terme le développement de toutes les dispositions humaines, est leur antagonisme dans la société, jusqu'à ce que celui-ci finisse pourtant par devenir la cause d'un ordre conforme à la loi. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire le penchant des hommes à entrer

laquelle l'action humaine pourrait être considérée comme plus ou moins sociale selon son contenu, ce qui semble peu tenable. En fait, que ce soit par contrainte des logiques de surface, directe (agriculture à faible rendement) ou probabiliste (soumission à la localisation aléatoire des ressources fossiles) ou bien, au contraire, dans le cadre de choix volontaire de s'éloigner de ceux que l'on juge infréquentables parce qu'ils appartiennent à une classe ou une caste inférieure, on n'a pas, dans ces pratiques de l'écart, moins de socialité que dans les attitudes inverses. La combinaison du contact et de l'écart a été une caractéristique majeure de l'histoire des sociétés. L'*urban flight* («exode urbain») commencé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis et se poursuivant par la périurbanisation européenne exprime bien le fait qu'on est là au cœur de logiques sociales profondes, même si celles-ci sont en contradiction avec d'autres logiques sociales aussi voire plus profondes, comme celle de la productivité de l'urbanité.

### Sortir de la prison euclidienne

Face à l'importance cardinale de la question de la distance dans la construction du social, les chercheurs intéressés par l'espace disposaient d'un objet qui méritait d'être exploré en profondeur. C'est en fait une vision d'aujourd'hui car, si l'on considère l'histoire de la discipline géographique, on constate que l'une de ses faiblesses structurelles a longtemps été de ne pas avoir de réflexion théorique sur la distance. Cela l'empêchait de tirer parti, pour l'exploration de son propre objet, des philosophies de l'espace et des concepts de distance d'autres disciplines. Dans la géographie française des années 1960-1970, l'«espace géographique» était encore présenté comme une boîte remplie d'objets incommensurables les uns aux autres, ce qui justifiait de rejeter la conception attribuée aux économistes d'un espace «abstrait», lui-même issu de la géométrie. Cette fragilité a aussi eu pour effet que, dans la période suivante, les emprunts à des disciplines distinctes (mathématiques et physique, surtout) se sont faits sans référent clair et, du coup, sans vigilance épistémologique suffisante, comme si les notions de distance dans ces domaines disposaient d'une telle légitimité qu'il était possible de

---

en société, qui est pourtant lié à une résistance générale qui menace constamment de rompre cette société. L'homme possède une tendance à s'associer, parce que dans un tel état il se sent plus qu'homme, c'est-à-dire qu'il sent le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a aussi un grand penchant à se séparer (s'isoler) parce qu'il trouve en même temps en lui cet attribut qu'est l'insociabilité, [tendance] à vouloir seul tout organiser selon son humeur ; et de là, il s'attend à [trouver] de la résistance partout, car il sait de lui-même qu'il est enclin de son côté à résister aux autres. C'est cette résistance qui excite alors toutes les forces de l'homme, qui le conduit à triompher de son penchant à la paresse et, mu par l'ambition, la soif de dominer ou de posséder, à se tailler une place parmi ses compagnons, qu'il ne peut souffrir, mais dont il ne peut non plus se passer.»

les transférer sans la moindre «traduction». Cela revenait, en pratique, à dissocier la mesure, sous-produit des théories importées, de la pensée.

Les différentes conceptions philosophiques de l'espace comprennent des notions de distance. C'est le cas des approches qui, d'une manière ou d'une autre, posent l'existence d'un espace absolu et dominant en Occident dans la pensée préclassique, tandis que Descartes, Locke et Leibniz tendent, chacun à sa manière, à autonomiser la réflexion sur la distance. Chez Descartes, c'est un référent géométrique, relatif mais indépendant de la nature des objets spatialisés, qui prend le relais de l'ordre platonicien. Chez Locke et surtout Leibniz, l'espace, en temps qu'«ordre des coexistants», fait entrer la notion *à l'intérieur des choses*, que la distance relie et sépare. La composante spatiale d'une réalité, qui configure les liens entre ses composantes, devient inséparable de sa substance non-spatiale.

La figure 1 ci-après permet de résumer les différentes approches en les classant selon deux axes. L'axe absolu/relatif porte sur l'existence d'un ordre préexistant et intangible qui agencerait l'espace indépendamment des objets concernés. Cet espace absolu se trouve chez Newton, mais aussi chez Berkeley, qui trouve dans la sensorialité la base indépassable de toute spatialité. L'autre axe distingue les conceptions fondées sur la mesure intrinsèque des corps (comme Descartes avec la *res extensa*, l'étendue) de celles qui voient l'espace comme une relation de distance entre au moins deux objets. À la fois relative et relationnelle, l'approche leibnizienne (Robinet, 1957) se révèle la plus cohérente et, bien que la société n'ait pas du tout servi de référent à Leibniz en ce domaine, la plus adaptée à une analyse contemporaine de l'espace du social.

Figure 1 : Quatre conceptions philosophiques de l'espace

	Positionnel	Relationnel
Absolu	Newton	Berkeley
Relatif	Descartes	Leibniz

De fait, on peut tenter d'associer ces catégories à des courants des sciences sociales qui les ont, explicitement ou non, mis en œuvre dans leurs théories. Cela donne la figure suivante (figure 2) :

Figure 2 : Philosophies et théories de l'espace

	Positionnel	Relationnel
Absolu	Newton <i>«Géographie traditionnelle», géopolitique classique»</i>	Berkeley <i>Sensualisme, anthropologie structurale</i>
Relatif	Descartes <i>«Analyse spatiale», «Psychologie cognitive»</i>	Leibniz <i>Sciences sociales de l'espace</i>

## Des métriques en nombre infini

Si l'on adopte le point de vue leibnizien, la diversité, et même l'infinité, des distances pertinentes s'impose. Et la spécificité de la *mise en distance* de chaque réalité sociale s'impose. L'un des problèmes qui apparaît alors résulte de la tentation de rechercher dans une substance quelconque l'universalité perdue de la distance euclidienne. Le coût n'est pas une donnée aussi simple que la longueur en kilomètres. Si l'on veut l'utiliser, il faut assumer sa complexité, au moins économique. C'est le cas aussi pour le temps : une certaine naïveté (ce fut celle, par exemple, du géographe Camille Vallaux) consiste à « découvrir » que le meilleur substitut à l'espace euclidien serait le temps newtonien, c'est-à-dire... partageant avec la géométrie euclidienne son caractère à la fois conventionnel et abstrait. Qu'on étudie les phénomènes matériels, immatériels ou idéels, on est au contraire conduit vers l'idée qu'il y a *des* durées, comme il y a *des* distances. En matière de transports publics, par exemple, et en s'en tenant à des données élémentaires, la question de la fréquence interfère inévitablement avec la vitesse lorsque l'on cherche à définir un temps d'usage pertinent. On ne peut échapper à la nécessité de définir la distance en fonction d'une problématique, qu'il convient d'explicitier avant une éventuelle généralisation.

Ainsi, à travers la notion de métrique, la distance se trouve au centre de toute analyse de l'espace. On rencontre alors, parmi de nombreux classements possibles, le couple topographique/topologique. Ce couple ne paraît pas homogène tant du point de vue du vocabulaire des mathématiques que de celui des sciences sociales. La topographie n'est pas un concept en mathématiques et le sens courant de ce terme est instable, incluant parfois, pas toujours, une référence au relief. Cependant, cette tension tire sa signification de la rencontre, dans la géographie contemporaine, de deux cultures : celle du traitement de la relation espace/étendue dans les sciences et les technologies de l'espace social (géographie, cartographie, architecture, ingénierie civile, aménagement, urbanisme), d'une part ; celle, plus récente, de l'analyse des réseaux, d'autre part. À une tradition qui s'appuie, sans s'y réduire, sur les savoirs issus de la géométrie, s'ajoute l'apport du terme « topologie », légèrement décalé par rapport au sens mathématique. En associant les deux, on fait ressortir, à travers la racine *topos*, une inspiration théorique commune, celle du concept de distance, dans le plus comme dans le moins euclidien.

La notion de métrique, élargie par rapport à son sens mathématique habituel à tout dispositif de mesure et de traitement de la distance, se révèle alors une notion-clé. Comme le montre la figure 3 ci-après, c'est elle qui permet les classifications les plus fondamentales entre les types de spatialité, et notamment celle, majeure dans la théorie comme dans la pratique, entre topographie et topologie, entre territoire et réseau.

Figure 3 : Types de métriques

		Métrique interne	
		Topographique (territoire)	Topologique (réseau)
Métrique des limites	Topographique (floue)	<i>Horizont</i>	<i>Rhizome</i>
	Topologique (dure)	<i>Pays</i>	<i>Network</i>

Quand il est question des limites, la même opposition permet de distinguer les frontières, qui clôturent l'espace de manière rigide, des *gradients* qui créent des limites floues, sans discontinuité d'un espace à un autre. Au modèle classique du *pays* (territoire borné de frontières) s'ajoutent des types jusqu'ici peu étudiés, *network* (réseau à limites franches), *rhizome* (réseau à limites floues), *Horizont* (territoire à limites floues).

La géographie des réseaux et celle des limites traitent tout autant de distance que celle des territoires et des gradients. Les critères de continuité et de contiguïté apparaissent comme de bons éléments d'opposition méthodologique entre deux familles d'espace définies par le style de leur distance. Cette démarche permet de penser plus clairement les situations intermédiaires telles que les réseaux à agencement partiellement topographique (RAPT), comme ceux des transports aériens, par opposition aux réseaux exclusivement topologiques (RET). Dans les premiers, l'approche euclidienne trouve une place dans la mesure de la distance entre les arcs, qui ne se réduit pas à une opposition 0/1, mais tient compte, par exemple, de la consommation de carburant. La théorie des fractales, qui, dans son principe, s'intéresse aux espaces mathématiques à dimensions non entières, peut aider à penser et à mesurer ces situations intermédiaires entre le topographique et le topologique. Dans les seconds (comme dans les réseaux de transports publics urbains ou ceux des usages du Web), la mesure de la connexité prend toute la place pour définir la proximité, ne laissant aucune place à la continuité à cet égard.

Dans la perspective définie plus haut, la distance euclidienne classique, calculée en extrayant la valeur absolue des différences de coordonnées entre deux points dans un repère cartésien de type :

$$d(x,y) = \sqrt{(x_2 - x_1)^2 + (y_2 - y_1)^2}$$

devient un cas particulier et ce, sur toutes les propriétés caractéristiques de la distance euclidienne. La contiguïté et la continuité sont mises en cause dans la distance réticulaire, où les mesures de la connexité fournissent des étalons fondés sur une opposition binaire lien/non-lien, là où la géométrie classique admet qu'on peut toujours inclure intercaler un point sur un segment. L'uniformité peut elle aussi être écartée : on a alors des systèmes multimétriques qui «plissent», «gaufrent» (monocouche

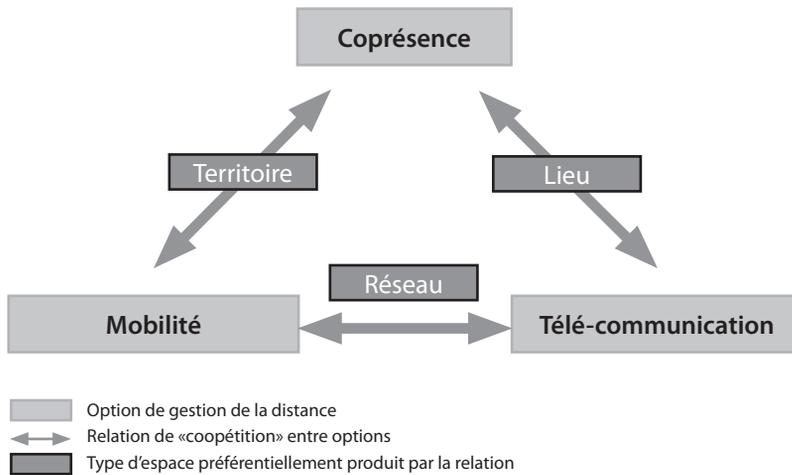
à «pente» variable ou à «motifs») ou «feuilletent» (multicouche) l'espace, rendant la cospatialité de ses composantes problématique. L'une des pierres de touche de la géométrie euclidienne réside dans l'inégalité triangulaire ( $AC \leq AB + BC$ ). Or, dans la société, la vitesse (si c'est l'unité de mesure qu'on se donne) peut être plus élevée si l'on passe par un point intermédiaire (par exemple en utilisant le réseau peu connexe des TGV ou un *hub* aérien) que si l'on prend une voie «directe». Une autre caractéristique classique de l'espace euclidien, l'existence d'un unique chemin le plus court entre deux points, est défié par les réseaux viaires en damier («espace de Manhattan») qui admettent un nombre variable de parcours équivalents. Enfin, l'axiome de symétrie,  $d(x,y) = d(y,x)$ , élément caractéristique, non seulement de la géométrie euclidienne mais aussi du cadre plus général de ce qui est appelé en mathématiques «espaces métriques», peut être utilement mis en question. On s'en convainc facilement en étudiant un réseau de transports publics ou une zone d'accessibilité par l'automobile: les vitesses ne sont pas forcément identiques dans les deux sens, toutes choses égales par ailleurs.

Plus fondamentalement encore, c'est le postulat de la nécessité d'un repère extérieur et préalable qui possède une alternative si l'on se fonde sur les distances relatives. Ce sont des distances définies selon un critère quelconque entre des paires (ou des couples) de points qui organisent la trame primaire de l'espace, se substituant au repère de coordonnées. Ainsi, la construction d'un espace des déplacements d'un individu sur la base des temps de transports n'exige qu'un fond de carte (c'est-à-dire une étendue) réduit à sa plus simple expression: une métrique associant longueur des segments et durée des trajets.

### Trois modalités

Dans ce contexte épistémologique et théorique, la notion de distance montre sa puissance organisatrice. La définition des environnements spatiaux définis par des principes simples de distance conduit à tenter une approche de la longue durée en matière de gestion par les sociétés de la question de la distance. Pour les sociétés, le problème de l'espace peut être vu comme la gestion des contradictions engendrées par la distance, qui empêche l'interaction: entre les bornes de l'enclavement (distance infinie) et de l'ubiquité (distance vaincue), il s'agit de traiter les situations intermédiaires. Or, depuis le début du Néolithique, il semble bien qu'il existe trois, et seulement trois, grandes modalités de gestion de la distance: la *coprésence* (distance annulée par la co-localisation), la *mobilité* (dans laquelle le déplacement matériel établit un lien entre deux réalités distantes), la *télé-communication* (qui se contente d'un transfert immatériel).

Figure 4 : Trois manières de fabriquer l'espace



C'est ce qu'exprime la figure 4 : chacune de ces modalités entre dans un double rapport de coopération et de concurrence avec les deux autres. D'où la notion de coopétition, qui rend compte du fait que, jusqu'à présent, coprésence urbaine, mobilité et télé-communication se sont développées en même temps.

On peut alors faire une lecture contemporaine (figure 5) des avantages respectifs des trois modalités. On constate ainsi que c'est avec la cognition aléatoire de la complexité (*serendipity*) et avec l'engagement multi-sensoriel des corps dans l'espace public que la ville tient l'essentiel de sa valeur ajoutée.

Figure 5 : Les avantages comparatifs des trois options de gestion de la distance

	Co-présence	Télé-communication	Mobilité
Accessibilité à l'information	-	+	=
<i>Serendipity</i>	+	-	=
Exposition à l'altérité des lieux	-	-	+
Exposition à l'altérité des corps	+	-	=
Type d'espace généré	Lieu, territoire	Réseau, lieu	Territoire, réseau
Exemples	Ville, famille	Courrier, courriel, livres, le Web	Réseaux de mobilité intra- et inter-urbains

## Ni abstraction, ni métaphore

Malgré le caractère central de la distance pour toute science sociale de l'espace, les modèles spatiaux fondés sur la mesure de la distance (tels que le modèle gravitaire et ses variantes) ont eu la plupart du temps l'inconvénient de se contenter d'une mesure qui n'était universelle que

parce que conventionnelle, indépendante à la fois des objets que cette distance reliait et des contextes dans lesquels cette relation s'inscrivait. Dans la littérature des années 1950-1970, la « friction » de la distance n'a longtemps été associée qu'aux « rugosités », c'est-à-dire aux obstacles ou aux ralentissements qui empêchaient une distance euclidienne de se manifester, comme si les distances géographiques étaient une version imparfaite de la distance géométrique. Ainsi l'approche *spatialiste* de l'espace a un temps dévalorisé une notion majeure pour la géographie.

Sur un autre versant, dans les débats des sciences sociales, il semble bien que le couple distance sociale/distance spatiale soit le type même de la fausse bonne idée. Qu'est-ce donc qu'une « distance » qui ne serait pas spatiale ? Cette question anodine soulève deux problèmes d'importance, celui des métaphores spatiales dans les langages verbaux, y compris ceux des sciences sociales ; celui de la relation entre géographie et autres sciences sociales. Si, comme cela a été dit plus haut, la distance n'est pas séparable des réalités qu'elle configure, il en résulte logiquement que, dans le domaine du social, toute distance est par définition sociale. Par ailleurs les distances immatérielles, symboliques, imaginaires sont aussi concrètes que les distances matérielles : si le résidant d'un grand ensemble ne se sent pas chez lui au centre-ville, au point de ne pas s'y rendre, il s'agit bien d'un fait de distance « spatiale » tout à fait comparable à celui que créerait la construction d'un mur traversant l'espace urbain. On ne peut donc retenir comme fondamentale l'opposition entre espace « physique » et espace « social ».

En revanche, il existe bien des « distances » qui ne sont spatiales que dans la poétique, c'est-à-dire comme figure du langage. L'expression « mise à distance », par exemple, rend les deux familles de sens *a priori* légitimes et, en conséquence, il devient d'autant plus décisif de savoir de quoi on parle. Une mise à distance signifiant un éloignement, un écart d'un individu par rapport à un autre n'est pas la même chose qu'une « mise à distance » (telle que la *Verfremdung* — « distanciation » — brechtienne) comme acte purement intellectuel où le mot distance revêt une signification métaphorique.

Dans l'ensemble, les outils spatiaux du langage, et, parmi eux, les usages du mot « distance » donnent lieu à divers types d'artefacts, qui expriment les ambiguïtés, voire les impensés des différentes démarches disciplinaires. Parmi ceux-ci : certains architectes qui nomment « espace » le seul espace bâti ; les sociologues de l'école de Pierre Bourdieu, qui confondent le plan factoriel des « positions sociales » (avec, par exemple, un axe pour le « capital économique » et un axe pour le « capital culturel ») et le référent, l'espace de la société ; ou certains géographes qui se réservent l'espace matériel et dénomment « social » tout le reste, qui est, dans leur esprit, sans intérêt.

Enfin, si l'on est convaincu de l'intérêt de l'espace comme dimension de la vie sociale, il faut être capable d'isoler méthodologiquement cette dimension sans se laisser abuser par le foisonnement de figures spatiales, dont, reconnaissons-le, il est extrêmement difficile de se passer tant dans la recherche que dans la langue de tous les jours. Lorsqu'une ambiguïté est possible, il est préférable d'utiliser les guillemets pour exprimer une «distance» métaphorique et de réserver le terme brut à des *phénomènes* à caractère spatial, c'est-à-dire aussi, bien sûr, social.

## Distances, du mondial au local

La centralité de la distance dans les sciences sociales de l'espace se trouve confirmée dans l'analyse de processus majeurs actuellement en cours. On peut ainsi lire (figure 6) la mondialisation comme un déplacement du style dominant des distances qui se manifestent à l'échelle planétaire. Si la juxtaposition de sociétés à base communautaire produit des distances infinies ou presque, le système d'États «westphalien», quand il a vraiment fonctionné, a produit une comparabilité partielle des enjeux territoriaux entre les empires, même si chacun d'entre eux avait son idée de la hiérarchie de ces enjeux. Le réseau d'échanges mondialisé, dominé par la transaction marchande, que nous connaissons aujourd'hui, produit une unification des mesures de la distance, qui reste toutefois thématique. L'émergence de «problèmes de société» à l'échelle mondiale commence à donner à voir un autre type d'unification, intégratrice, par son «internalisation» de diverses catégories de métriques sous l'égide du politique, seul capable de commensurer l'ensemble des espaces et des spatialités sur lesquels il a à délibérer.

Figure 6: Distance et mondialisation

	Distance inter-sociétale	Échange (inter)-sociétal élémentaire	Espace intra-sociétal type	Type de construction sociétale	Production à l'échelle mondiale
Communautés	$\infty$	Séparation	<i>Horizont</i>	Communautaire	$\emptyset$
Système d'États	$D1 \neq D2 \neq D3 \neq \dots$	Domination	Pays	Impériale	Géopolitique
Réseau d'échanges mondial	$d = n$	Transaction	Network	Marchande	Développement inégal
Société-Monde	$\emptyset$	Communication	Rhizome	Systémique	Société

Dans un autre registre non indépendant du précédent, l'émergence d'une société d'individus place au centre la spatialité des personnes et notamment la manière dont elles gèrent la relation intime/extime et privé/public, deux couples qui ne sont pas synonymes. En gros, on peut dire que l'irruption de l'individu comme acteur s'est faite par la conquête

d'un espace privé inviolable par n'importe quel type de communauté et que, du coup, la possibilité de faire prospérer l'intime dans l'espace public est devenue plus claire. L'exposition à l'altérité comme choix de vie dans l'espace public, associée à la protection comme jamais de l'espace privé à usage exclusif de l'individu et des partenaires qu'il s'est temporairement choisis, définit un nouveau type d'identité, qu'on peut appeler *alteridentité*. Dans ce cadre, un modèle combinant un enclavement maximal (un logement inviolable habité par une seule personne) et une ubiquité maximale (par la mobilité, la télé-communication et la co-présence dans un archipel urbain mondial) émerge. Il se caractérise donc par la mise en cohérence de deux caractéristiques : l'identité et l'altérité qui étaient traitées jusqu'à présent comme antinomiques. On comprend ainsi comment le système de distances pratiqué par les individus les moins tentés par la nostalgie communautaire tend à renforcer l'urbanité (densité + diversité) et servir de ressort sociologique à la renaissance urbaine contemporaine.

Par sa nouveauté et sa lisibilité, un tel modèle illustre l'utilité des outils d'analyse de l'espace dont le concept de distance constitue le noyau dur, le germe et l'horizon.

## Bibliographie

- BOURDIEU (Pierre), *La misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1993.
- CHRISTALLER (Walter), *Die zentralen Orte in Süddeutschland*, Jéna, Universität von Jena, 1933.
- DELEUZE (Gilles), GUATTARI (Félix), *Mille plateaux*, Paris, Minit, 1980.
- GATRELL (Anthony), *Distance and Space. A Geographical Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1983.
- HARVEY (David), *Explanation in Geography*, Londres, Edward Arnold, 1969.
- KANT (Emmanuel), *Idee d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, (1784), trad. Philippe Folliot, <[http://classiques.uqac.ca/classiques/kant\\_emmanuel/idee\\_histoire\\_univ/Idee\\_histoire\\_univ.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/kant_emmanuel/idee_histoire_univ/Idee_histoire_univ.pdf)>.
- LÉVY (Jacques), *Le tournant géographique*, Paris, Belin, 1999.
- , LUSSAULT (Michel) (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.
- (dir.), *L'invention du Monde*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.
- REILLY (William J.), «Methods of the study of retail relationships», *University of Texas Bulletin*, 1929, n° 2944.
- RETAILLÉ (Denis), *Le monde du géographe*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997.
- ROBINET (André) (éd.), *Correspondance Leibniz-Clarke*, Paris, PUF, 1957.
- SACK (Robert D.), *Human Territoriality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- SLOTERDIJK (Peter), *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et Une Nuits, 2000.